

Rex – Farce rurale

Je vivais bien tranquille dans ma ferme du Perche ! J'avais tout pour être heureux : des vaches laitières généreuses, des cochons roses et gras, une épouse avenante, trois gentils enfants et un chien fidèle... Rex était un authentique bâtard, il avait de l'épagneul, du setter et bien d'autres races encore, et l'intelligence des corniauds, des chiens parmi les plus malins. Ce compagnon fidèle passait l'essentiel de ses journées avec moi. Tôt les matins de printemps et d'été, il fallait voir comment il rassemblait les vaches dans le pré avant de les escorter jusqu'à l'étable pour la traite ! Quand j'allais aux champs, il était le premier à monter dans le tracteur, assuré ainsi de ne pas être oublié. Tandis que je vaquais à mes occupations, du labour aux récoltes, il levait et courait lièvres ou perdreaux... en vain ! Je n'étais pas chasseur mais je crois qu'il aurait aimé. Le soir, après le repas, sur la terrasse aux beaux jours ou près de la cheminée l'hiver, il était encore là, à mes pieds, me regardant pensivement... La nuit, Rex dormait dans l'étable à vaches où il avait un espace réservé. Il pouvait évidemment sortir à tout moment pour effectuer les allées et venues exigées par le gardiennage nocturne du corps de ferme. Il avait aussi cet instinct animal particulier qui le faisait se tenir au large quand il me sentait en colère ou contrarié. Dans ces moments-là, c'est vrai, il m'était infidèle, se dirigeant alors vers des humains plus affables... Certains matins, Rex accompagnait les enfants à l'école puis, une fois que la cloche avait sonné, rentrait seul à la ferme... Pas de problème avec les gens du village, il était connu comme le loup blanc ! D'autres fois encore, il allait trouver refuge chez le vieux Robert, mon voisin, qui le gâtait de sucreries. Le jeudi, il partait au marché avec mon épouse, il y montrait une claire prédilection pour l'étal du boucher. Bref, Rex était un chien totalement libre, n'ayant jamais connu la laisse... L'aurait-il supportée ? Animal doux et loyal, il faisait l'unanimité auprès des humains mais

aussi des animaux... Veaux, vaches, cochons, couvées... tous étaient habitués à sa présence bienveillante.

Un jour, mon cher Robert mourut. A quatre-vingt-dix-neuf ans, ce sont des choses qui arrivent... Veuf, les enfants à la ville, la maison fut vendue aux enchères à la bougie. Cette baraque un peu défraîchie avec de belles dépendances m'intéressait depuis longtemps. Elle m'était familière et Robert m'avait à plusieurs reprises affirmé qu'elle devait m'échoir, plutôt qu'à un étranger. Je m'y imaginai à la retraite tandis qu'un de mes fils aurait repris la ferme. J'avais un peu d'économies mais pas suffisamment : la maison revint à une femme de la ville, Madame Corinne Richeterre.

Je la vis arriver avec de nombreux chiens sans se préoccuper d'effectuer des travaux. Les bestioles furent installées dans une baraque en tôles mitoyenne de la ferme. Rapidement, la situation devint insupportable pour ma famille. Des aboiements le jour, des aboiements la nuit, jamais le vacarme ne cessait. Je sonnai un jour chez ma voisine et lui exposai mes griefs : « Madame, ce n'est pas pour être désagréable, mais depuis votre arrivée, notre vie a changé. Vos chiens hurlent jour et nuit, c'est insupportable. Plus personne ne dort bien à la ferme. Je suis préoccupé, très préoccupé. Si les vaches ne font pas des bonnes nuits, elles donneront moins de lait. Quant aux cochons, n'en parlons pas ! Je crains fort qu'ils n'engraissent pas bien à cause des aboiements incessants qui les rendent nerveux. Le coq lui-même est dérégulé, il chante à la minuit ! » Madame Richeterre reçut très mal ces récriminations : « Sachez, Monsieur, que ce ne sont pas des chiens mais des chiennes de race berger australien, pas comme votre vieux bâtard. Et ce n'est pas par plaisir que je les ai, j'en fais de l'élevage, c'est mon gagne-pain. Moi, je ne dis rien quand vous démarrez votre tracteur aux aurores, c'est votre activité professionnelle, alors je respecte. Je vous demande de respecter la mienne. J'élève des chiens comme vous élevez des vaches que, d'ailleurs, j'entends parfois meugler la nuit. Alors, simplement, je mets un casque sur les

oreilles, avec un peu de musique et ne fais pas d'histoires. » Décontenancé, je me retrouvai à court d'arguments. Je dis naïvement : « Vous élevez des chiens ? Et ça se vend ? Moi, Rex, on me l'a donné ! Mais si vos chiennes font ce cirque jour et nuit, c'est peut-être qu'elles ne sont pas suffisamment bien traitées. » Corinne Richeterre se fit cruelle : « Comme vos vaches, donc ! Quant à votre clébard, même avec de l'argent, je n'en voudrais pas ! Oui, je vends des chiots : mille six cents euros la tête ! Comme vous vendez des veaux ou des cochons ! Et j'aime mes chiens comme vous aimez vos porcs ou vos bovins. Certains éleveurs canins ont une vraie affection pour leurs chiennes et passent un temps fou à commencer l'éveil et l'éducation des chiots. C'est leur passion, c'est leur vie ! Pas moi ! J'ai neuf chiennes qui sont de simples reproductrices. D'ailleurs, trois sont en chaleur. Un ami va venir demain avec son Roméo, un mâle berger australien de la plus pure race, comme mes chiennes. Si tout va bien, elles auront à trois douze petits. J'en donne un au propriétaire du chien. Et sur une vente, mille six cents euros, je dois enlever quatre cents euros de frais entre les vaccins et la nourriture... Onze fois mille deux cents, ça fait... treize mille deux cents euros... Oui, je compte vite ! » En colère, je rétorquai : « Vous m'écœurez ! Mais ça ne passera pas comme ça, je vais me plaindre auprès de M. le Maire ! » Mme Richeterre ironisa : « Ne faites pas cela, j'ai peur ! » Puis elle me claqua la porte au visage.

Je rentrai à la ferme profondément dépité. Je me surpris à parler à Rex : « Non, vraiment, je ne ferai pas de mal à ces chiennes, ni boulettes empoisonnées, ni trou dans leur abri... » Je regardais Rex et Rex me regardait. Mon brave chien était très perturbé par la présence des Australiennes, il ne quittait plus guère la ferme, ni pour les champs, ni pour des balades dans le village. Il avait d'ailleurs une fâcheuse tendance à traîner à proximité des chiennes. Il aboyait souvent pour rien. Il ne venait même plus chercher les vaches au pré le matin, une tâche qui le passionnait pourtant auparavant... C'est tout dire ! Soudain, une idée jaillit, démoniaque ! A la nuit tombée, j'emmenai mon fidèle compagnon près du

baraquement mitoyen où étaient les chiennes. Avec un gros pied de biche, je soulevai une tôle à mi-hauteur, suffisamment pour y faire passer Rex : « Mon vieux, je te souhaite une bonne nuit. J'espère que tu as révisé ton anglais. Je viens te rechercher sans faute demain dès l'aube. » La nuit fut bien plus bruyante que d'habitude. Mais je suppose que Corinne Richeterre n'entendit rien... grâce à son casque musical !

Au matin, j'allai récupérer un Rex exténué. Je rentrai et donnai une pâtée bien méritée à mon fidèle compagnon. Puis, je bus un café, lus tranquillement le journal. Rex s'endormit à mes pieds. Et les aboiements des chiennes voisines me firent sourire.